

En attendant NOEL 2013, à la suite de Noël 2011

« Nicht nur zur Weihnachtszeit » - Pas seulement à Noël

Suite et fin (chap.IV à XII)

Résumé du début (chap. I à III) de la nouvelle de Heinrich BÖLL*

La scène se passe en Rhénanie pour le premier Noël de l'après-guerre. La tante Mila de Heinrich BÖLL, trouve beaucoup de joie à célébrer ce premier Noël autour d'un vrai sapin de Noël, soir après soir, sans discontinuer ; elle lui permet ainsi de calmer et d'oublier les angoisses nées de la guerre. Comme une forme de résilience. Le rangement du sapin de Noël, vers la Chandeleur, s'avère très délicat, car la tante ne supporte pas ce brusque arrêt de la fête. Il a fallu procéder en catastrophe au remplacement du premier sapin, seule manière de calmer la tante. Mais à nouveau ce sapin perdit ses aiguilles au point que le rituel du soir commence à tourner à la farce ... Occasion rare pour l'auteur de glisser quelques vérités difficiles à entendre pour ses compatriotes.

L'auteur met en scène son oncle Franz, marié à Mila, et ses trois enfants, Franz, le boxeur, Jean, l'avocat et homme d'affaires et Lucie, mariée à Charles.

IV

Tout le monde végétal est soumis à un certain nombre de contraintes, et les sapins, enlevés à leur terre nourricière, ont la fâcheuse tendance à perdre leurs aiguilles, surtout s'ils séjournent dans des lieux chauffés, et chez mon oncle il faisait chaud. La durée de vie d'un sapin « noble » est plus grande que celle de l'espèce commune comme l'a montré l'étude « *Abies vulgaris et abies nobilis* » du Dr. Hergenring. La durée de vie d'un sapin noble n'est cependant pas illimitée. Alors que Carnaval s'approchait, il était évident qu'il fallait essayer d'éviter de nouvelles souffrances à ma tante : l'arbre perdait rapidement ses aiguilles et le soir au moment de chanter, un froncement des sourcils de la tante fut remarqué. Sur le conseil d'un psychologue très renommé, on a entrepris d'évoquer dans nos conversations anodines, l'éventualité de la fin du temps de Noël, car les arbres commençaient déjà à bourgeonner. Signe que le printemps est tout proche, alors que dans nos régions le mot Noël est lié à des représentations de l'hiver. Aussi mon oncle, de façon très habile, proposa un soir de chanter « Tous les oiseaux sont de retour » et « Viens, joli mois de mai ». Dès le premier verset du premier chant, ma tante montra un visage si grave, qu'on arrêta aussitôt et qu'on entonna « O Tannenbaum ». Trois jours plus tard, mon neveu Jean eut pour mission d'entreprendre un petit pillage, mais dès qu'il étendit son bras pour enlever à un des nains son marteau, ma tante se mit à crier si fort qu'il fallu réarmer le nain, allumer les bougies, et reprendre à très forte voix le cantique « Douce nuit, ... »

Les nuits n'étaient plus très silencieuses ; des groupes de jeunes ivrognes traversaient la ville en chantant au son des trompettes et des tambours ; tout était couvert de serpentins et de confettis, des enfants masqués occupaient sans cesse les rues toute la journée, ils tiraient, criaient, certains chantaient également, et selon une enquête privée, il y eut au moins soixante mille cowboys et quarante mille princesses Czardas dans notre ville : bref, nous étions à Carnaval, une fête, que l'on est habitué à célébrer chez nous avec presque plus de gravité que Noël. Mais notre tante semblait aveugle et sourde : elle se plaignait des costumes de carnaval qui encombraient les garde-robes de nos maisons ; avec une voix triste, elle se lamentait à propos du naufrage de la morale et déplorait qu'on ne soit pas en mesure, en ces jours de Noël, d'abandonner ces actes immoraux. Et lorsqu'elle découvrit un ballon dans la chambre de ma cousine, qui y était tombé par hasard, mais plus significativement encore un chapeau de farceur peint en blanc, elle tomba en pleurs et elle pria mon oncle d'arrêter ces actes impies.

Avec effroi, il fallut constater que ma tante se trouvait toujours dans l'illusion de la « sainte nuit ». Mon oncle ordonna une réunion de famille, demanda beaucoup d'indulgence pour sa femme, de la considération pour son étrange état mental. Tout d'abord, il préparait une nouvelle expédition, pour garantir au moins la paix lors la fête en soirée.

Pendant que ma tante dormait, la décoration de l'ancien sapin fut remontée, et son état resta satisfaisant.

V

Mais Carnaval aussi passait, le printemps arriva réellement et au lieu de chanter « Viens, joli mois de mai », on aurait déjà pu chanter « Joli mois de mai, tu es venu ». On arriva à juin. Quatre sapins avaient été utilisés et aucun des médecins qui avaient été appelés à son chevet ne pouvait donner un quelconque espoir d'amélioration. Ma tante resta ferme. Même le médecin de renommée internationale, le Dr. Bless, après des haussements d'épaules, s'était à nouveau retiré dans son cabinet d'études, après qu'il eut touché une somme d'honoraires de 1365 marks, montrant une nouvelle fois sa singularité mondiale. Quelques autres essais d'arrêt ou de sortie de la fête furent suivis de tels cris de ma tante qu'on a fallu prendre toutes les distances avec de tels sacrilèges.

Le plus terrible fut que ma tante exigeait que toutes les personnes de son entourage fussent présentes. Parmi ces personnes figuraient aussi le curé et les petits-enfants. Les membres de la famille étaient entraînés, avec la plus grande rigueur, à venir à l'heure, mais c'était difficile pour le curé. Pendant quelques semaines, il supporta cette assistance auprès de sa pénitente sans se plaindre, puis il essaya de faire comprendre à mon oncle, qu'il ne continuerait pas ainsi, à cause d'une toux gênante. La célébration en elle-même était courte – elle durait environ 38 minutes – mais même cette courte cérémonie n'était plus supportable, selon le curé. Il avait d'autres obligations, des réunions du soir avec ses confrères, des devoirs pastoraux, sans oublier les confessions du samedi. Après tout, il avait prît en considération les reports de quelques semaines, mais vers la fin du mois de juin, il réclamait avec énergie d'être libéré de cette obligation. Franz se démenait dans la famille pour trouver des complices pour son plan à lui : mettre sa mère dans une institution, mais il se heurta partout à un refus.

De toute façon, des difficultés apparaissaient. Un soir, il manquait le curé, il était impossible de le joindre par téléphone ou de le trouver par un messenger, et il devenait évident qu'il s'était tout simplement défilé. Mon oncle jura effroyablement, il prit cet événement comme une occasion pour désigner les serviteurs de l'Eglise avec des mots que je me refuse à répéter. A la dernière extrémité, un des chapelains, un homme de modeste origine, fut prié de venir en aide. Il le fit, se comporta de manière si affreuse, que nous étions tout près de la catastrophe. Finalement, il faut se rappeler que nous étions en juin, qu'il faisait chaud, que les rideaux étaient tirés pour recréer un peu d'obscurité hivernale, et que les bougies étaient allumées. La fête se déroulait comme d'habitude ; le chapelain avait déjà entendu parler de cet événement remarquable, mais il n'avait pas une bonne représentation de celui-ci. Tout tremblant, on présenta le chapelain à ma tante, il représentait le curé. De manière inattendue, elle accepta ce changement de programme. Alors : les nains se mirent à frapper, les anges à fredonner, on chanta « O Tannenbaum », on mangea des biscuits, on reprit la chanson, et brusquement le chapelain eut un fou rire. Plus tard, il a admis qu'à la strophe « non, aussi en hiver, quand il neige » il lui était difficile de ne pas rire. Il se répandit en niaiseries cléricales, quitta la chambre et on ne le vit plus. Tout le monde regardait avec curiosité ma tante, elle seule évoqua avec résignation « le prolétaire en habit de prêtre » et elle en profita pour avaler un morceau de pâte d'amande. A l'époque, nous apprîmes beaucoup de cet incident regrettable - aujourd'hui je suis porté à y voir l'éclosion d'une sérénité naturelle.

Je dois ici reconnaître – si je veux honorer la vérité – que mon oncle a utilisé ses relations dans les grandes instances de l'Eglise pour se plaindre tant du curé que du chapelain. La chose fut traitée avec la plus extrême diligence, une procédure pour négligence dans les devoirs pastoraux fut

mise en route, qui en première instance fut gagnée par les deux clercs. Une deuxième procédure est toujours en cours.

Par chance, on trouva un prélat à la retraite, qui habitait dans le voisinage. Ce charmant monsieur, déjà âgé, s'est déclaré prêt à se tenir à disposition et accomplir chaque jour la célébration du soir avec toute l'amabilité requise. Cependant j'avais anticipé la suite. Mon oncle Franz, qui était assez serein, concluait qu'aucune aide médicale ne réussirait, mais refusait aussi obstinément à recourir à un exorcisme. Pour cet homme d'affaires cela suffisait : il fallait à présent s'organiser dans la durée et optimiser l'aspect économique. Tout d'abord, dès la mi-juin, les expéditions des petits-enfants furent interrompues, car il s'avérait qu'elles étaient trop chères. Mon ingénieux cousin Jean, qui entretenait les meilleures relations avec le monde économique, dépista le « service des sapins frais » de la société Söderbaum, une entreprise puissante, qui depuis plus de deux ans avait acquis d'immenses mérites aux yeux de ma parenté. Après une demi-année, la société Söderbaum avait déjà transformé la livraison de l'arbre en un abonnement, considérablement moins cher ; elle se déclarait aussi prête à établir au mieux le délai de livraison par son expert en conifères, de sorte que trois jours avant que le vieux sapin ne soit méconnaissable, le nouveau arriva et put être décoré à loisir. De plus, par précaution, deux douzaines de nains furent mis en réserve, ainsi que trois anges pour la pointe du sapin.

Par miracle, les friandises étaient restées jusqu'à ce jour. Elles montraient une tendance désastreuse à fondre et à s'égoutter sans retour de l'arbre et plus vite que de la cire fondante, au moins durant les mois d'été. Tout essai pour les garder dans leur rigidité éclatante de Noël par de savantes glacières camouflées avait échoué à ce jour, ainsi qu'une série d'essais qui avaient débuté pour tester les possibilités lors de la préparation d'un nouveau sapin. Aussi la famille était-elle reconnaissante et ouverte à toute proposition d'amélioration, si elle était adaptée, pour diminuer les coûts de cette fête permanente.

VI

Entre temps, la célébration de chaque soir dans la maison de mon oncle avait pris une forme rigide, quasi professionnelle : on se réunissait sous l'arbre ou autour de l'arbre. Ma tante entrait, on allumait les bougies, les nains commençaient à frapper et les anges à fredonner « Paix, Paix » ; ensuite on chantait quelques cantiques, on grignotait des pâtisseries, on discutait un peu, puis elle se retirait en bâillant au moment de nous souhaiter « Joyeuse Fête » - et la jeunesse s'adonnait volontiers aux plaisirs liés aux saisons, alors que mon oncle Franz et ma tante allaient se coucher. La fumée des bougies restait dans la pièce, ainsi que la douce odeur des branches surchauffées du sapin et l'arôme des épices. Les nains, un peu phosphorescents, restaient immobiles dans l'obscurité, les bras menaçants vers le haut, et l'ange montrait sa parure argentée, également phosphorescente.

Il n'est peut-être pas inutile de constater que la joie de l'authentique fête de Noël avait subi des dommages importants dans toute notre parenté : nous pouvions, quand nous le désirions, admirer à tout moment chez notre oncle un vrai sapin de Noël – lorsque nous étions assis sur la véranda chez lui et qu'après le labeur de la journée, nous buvions du jus d'orange rafraichissant ; il arrivait alors souvent en été que retentissait de l'intérieur le doux son des clochettes en verre et on pouvait voir dans le crépuscule les nains marteler comme des petit diables en folie, pendant que l'ange chuchotait « Paix, Paix ». Et il nous paraissait toujours étrange, lorsque notre oncle, en plein été, appelait brusquement ses enfants : « Allumez le sapin, s'il vous plaît, la mère arrive sans tarder ». Alors, le plus souvent, en cet instant arrivait le prélat, un monsieur doux et âgé, que nous avions tous adopté en notre cœur, car il jouait particulièrement son rôle, et il en était parfaitement conscient. Mais en même temps : souriant, il en jouait, avec ses cheveux blancs ; et le bord violet, sous son col, donnait à son apparence la dernière touche de distinction. Et il se produisit aussi un évènement inattendu, en ces chaudes nuits d'été, notamment d'entendre ce cri : « L'extincteur, vite, où est l'extincteur ? » Il était arrivé que durant un violent orage, les nains se mirent à bouger soudainement, levant les bras

sans que la chaleur intervienne et se balançant sauvagement pour donner un concert imprévu ; un épisode réel, qu'on a essayé d'interpréter par manque d'imagination par un phénomène électrique.

Un aspect pas tout à fait essentiel était le côté financier. Même si dans notre famille, en général, il ne régnait aucun manque d'argent ; ces dépenses exceptionnelles dépassaient les calculs prévisionnels. Ainsi malgré toutes les précautions, l'usure des nains, des enclumes et des marteaux est de fait importante, et le mécanisme sensible, qui contribue à faire parler l'ange, nécessitait un soin et une attention permanente et devait être régulièrement renouvelé. Finalement, entretemps, j'avais découvert le secret du mécanisme : l'ange était relié par un câble à un microphone dans la chambre d'à côté, avec un disque tournant en permanence, qui, avec certaines pauses, chuchotait « Paix », « Paix ». Toutes ces choses sont d'autant plus coûteuses qu'elles ne sont conçues que pour un usage de quelques jours dans l'année, là elles sont surexploitées toute l'année. Je fus étonné, lorsqu'un jour mon oncle m'indiqua que les nains devaient effectivement être changés tous les trois mois et qu'un ensemble complet ne coûtait pas moins de 128 marks. Il avait prié un ingénieur parmi ses amis de les renforcer avec un revêtement en caoutchouc, mais sans perturber la beauté du son. Cet essai échoua. La consommation de bougies, de spéculoos, de pâte d'amande, l'abonnement de sapins, les honoraires des médecins, les attentions trimestrielles, dont on devait gratifier le prélat, tout confondu revenait en moyenne selon mon oncle à onze marks par jour. Sans parler de l'usure nerveuse et des autres perturbations de la santé des acteurs, qui commençaient alors à se faire sentir. Nous étions déjà en automne et on pouvait noter les perturbations d'une certaine sensibilité automnale, comme on l'observe en général.

VII

La vraie fête de Noël se déroulait normalement. Il y eut comme un soupir de soulagement dans la famille de mon oncle, car à présent on pouvait voir d'autres familles rassemblées au pied des sapins de Noël, d'autres aussi qui chantaient, et devaient manger des spéculoos. Mais le soulagement ne dura que le temps de Noël. Dès la mi-janvier, une maladie étrange se déclara chez ma cousine Lucie : à la vue des sapins de Noël, qui traînaient dans les rues ou sur des tas de gravats, elle éclata en sanglots hystériques. Puis elle eut un moment de folie, qu'on essaya de cacher en tant que dépression nerveuse. Elle arracha à une amie, qui lui avait offert le café chez elle, la coupe de sa main, alors qu'elle lui offrait des spéculoos en souriant. Toutefois, ma cousine était ce qu'on appelle une femme de tempérament ; elle arracha les clefs de la main de son amie, se rapprocha du sapin de Noël et l'arracha de son support et piétina les boules de verre, les champignons décoratifs, des bougies et des étoiles, tandis qu'un rugissement ininterrompu émanait de sa bouche. Les dames assemblées s'enfuirent, y compris la maîtresse de maison, on laissa Lucie se défouler en attendant le médecin dans l'entrée, contraintes d'entendre comment à l'intérieur on brisait la porcelaine. Il est difficile pour moi de témoigner que Lucie a dû être évacuée dans une camisole de force.

Un traitement hypnotique adapté parvint à calmer la souffrance, mais la guérison réelle n'intervient que très lentement. Avant tout, la dispense de la célébration du soir que le médecin exigeait lui faisait manifestement du bien ; après quelques jours, elle commençait déjà à s'épanouir. Après dix jours, le médecin pouvait prendre le risque de parler de spéculoos et de lui en faire manger, mais elle refusa avec véhémence. Le médecin eut alors l'idée géniale de lui faire manger des cornichons et de lui proposer ses salades et des viandes fortifiantes. Ce fut vraiment le salut de la pauvre Lucie. Elle riait à nouveau, et elle commençait d'interminables entretiens thérapeutiques, agrémentés de remarques ironiques que le médecin lui faisait.

Vu son absence à la cérémonie du soir, douloureuse pour ma tante, elle fut expliquée par une excuse circonstanciée, valable pour toutes les femmes, et liée à une grossesse ...

Mais Lucie avait créé ce qu'on appelle un précédent : elle avait prouvé que la tante souffrait certes quand quelqu'un manquait, mais qu'elle ne se mettait pas à crier tout de suite ; du coup mon cousin Jean et son beau-frère Charles essayèrent par la suite de briser la stricte discipline, en

prétextant une maladie, des empêchements professionnels ou autres, et donnèrent des motifs tout à fait transparents. Néanmoins mon oncle resta étonnamment exigeant : avec une sévérité de fer il imposa que dans des cas exceptionnels des certificats devaient être présentés, pour des congés de courte durée. Car ma tante remarquait toute de suite toute nouvelle absence et fondait silencieusement et sans retenue en larmes, ce qui suscitait les pensées les plus amères.

Après quatre semaines, Lucie revenait aussi et déclarait qu'elle était prête à participer à nouveau à la cérémonie journalière ; toutefois son médecin avait exigé qu'on lui prépare un verre de cornichons et une belle assiette de pain beurré, maintenant que son traumatisme lié au spéculoos s'avère incurable. Ainsi durant un certain temps, toutes les difficultés liées à la rigueur disciplinaire de mon oncle, qui avait montré une dureté inattendue, disparurent.

VIII

Déjà, dès le premier anniversaire de la célébration permanente de Noël, des rumeurs inquiétantes circulaient : mon cousin Jean s'était fait donner un avis par le médecin d'un ami quant à l'espérance de vie de ma tante, une rumeur vraiment très sombre venait jeter une lumière confuse sur une famille paisiblement rassemblée chaque soir. Selon Jean, l'avis avait été dévastateur. Tous les organes de ma tante, qui avait été très robuste toute sa vie, sont entièrement intacts, son père avait atteint 78 ans et sa mère 86 ans. Ma tante même avait atteint 62 ans, et il n'y avait pas de raison de lui prédire une fin rapide et bienheureuse. Encore moins, je trouve les raisons de le souhaiter. Lorsque ma tante tomba malade, en plein été – vomissements et diarrhées prirent possession de cette pauvre femme - on chuchota qu'elle avait été empoisonnée, mais moi j'affirme ici que cette rumeur n'était tout simplement qu'une trouvaille de parents mal intentionnés. Il est clair qu'il s'agissait d'une infection, qui fut introduite par un petit-enfant. Les analyses pratiquées sur les selles de ma tante ne révélèrent pas la moindre trace de poison.

Durant le même été, Jean manifesta ses premières aspirations anti-sociales : il démissionna de sa chorale, déclara, aussi par écrit, qu'il ne pense plus participer au l'essor du chant allemand. Toutefois, il m'est permis d'insinuer que malgré son rang académique qu'il avait atteint, il était un homme inculte. Pour la « Virhymnia », ce fut une grosse perte de devoir se passer de sa voix de basse.

Charles, le mari de Lucie, commença secrètement à se mettre en relation avec des agences d'émigration. Le pays de ses rêves devait avoir des propriétés très particulières : les sapins ne devaient pas y prospérer et leur importation y être interdite ou rendue impossible grâce à des droits de douane très élevés ; mais aussi – à cause de sa femme – le secret de la fabrication des spéculoos devait y être inconnu et le chant des cantiques de Noël y être interdit. Charles se déclara prêt d'assumer des travaux physiques très durs.

Pendant ce temps, une transformation soudaine et remarquable avait aussi atteint mon oncle, qui se dégageait de la malédiction du secret. Celle-ci survînt à un niveau si pénible, que nous avons toutes les raisons d'avoir peur. Cet homme honnête, dont je puis seulement dire qu'il est aussi bien opiniâtre que généreux, fut orienté sur un chemin qui est tout simplement inconvenant et qui le restera tant que le monde existera. On apprit des choses à son sujet, confirmées par des témoins, pour lesquelles seul le mot adultère peut convenir. Le plus terrible est qu'il ne le reniait plus, mais au contraire le présente, à juste titre, comme la revendication de lois morales particulières, dans certaines circonstances et conditions de la vie. Malheureusement cette soudaine conversion se produisit justement au moment où la deuxième assignation contre les deux ecclésiastiques de sa paroisse arrivait à échéance. Oncle Franz, en tant que témoin et comme plaignant affublé, a dû faire une impression néfaste, de telle sorte que la deuxième assignation se déroula favorablement pour les deux ecclésiastiques et que cet échec incombait à lui seul. Mais oncle Franz était devenu indifférent à tout ceci : pour lui, la déchéance était complète et accomplie.

Il fut aussi le premier, à avoir l'idée de se faire représenter par un comédien pour la célébration du soir. Il avait déniché un « Bonvivant » au chômage, qui l'imita particulièrement bien durant quatorze jours durant, sans que sa femme ne remarquât l'usurpation de son identité. Même ses enfants ne le remarquèrent pas. Mais un de ses petits-enfants, durant une pause entre les chants, s'écria brusquement : « Papy porte des chaussettes rayées », tout en relevant triomphalement la jambe du pantalon du « Bonvivant ». Pour le pauvre comédien, cet épisode fut terrible, la famille était bouleversée, et pour éviter tout préjudice, on entonna un chant, comme on le fait si souvent dans des situations aussi délicates. Après le coucher de la tante, l'identité du comédien fut vite établie. Ce fut le déclenchement d'un effondrement presque complet.

IX

En fait, il faut considérer qu'une année et demie c'est long, et le plein été est une saison qui dans ce jeu est la plus difficile pour ma parenté. Par cette chaleur, ils grignotent sans plaisir du pain d'épice et des noisettes poivrées, se regorgent de rires, croquent des noix séchées, écoutent les infatigables nains en train de marteler et frissonnent à l'unisson, quand l'ange aux joues rouges chuchote « Paix » au-dessus de leur tête, « Paix » ; et ils persévèrent, pendant que la sueur leur coule dans le cou et sur les joues et que leur chemise leur colle à la peau, malgré leurs habits d'été. Bien plus : ils ont enduré !

A ce jour, l'argent ne joue pas encore de rôle – presque au contraire. On commence à chuchoter qu'oncle Franz a acquis des méthodes commerciales, qui permettent à peine de répondre à la qualité de « commerçant chrétien ». Il s'est juré de n'accepter aucune diminution réelle de son patrimoine, une assurance qui nous a tout de suite rassurés et en même temps effrayés.

Après le démasquage du « Bonvivant », il s'en suivit une mutinerie en règle, qui s'est terminée par un compromis : oncle Franz s'est déclaré prêt à assumer les dépenses d'un petit ensemble, pour que lui, Jean, Charles et Lucie soient remplacés selon un accord de telle manière qu'un des quatre soit toujours présent authentiquement et que les enfants soient tenus au respect. Le prélat n'a rien remarqué de ce subterfuge, qu'on ne peut pas qualifier de très religieux. En dehors de ma tante et des enfants, il est la seule figure originale dans ce jeu.

Un plan précis fut monté, qui fut appelé « plan de jeu » par la parenté ; et par le fait qu'un seul y participe, il fut également prévu un certain roulement parmi les comédiens. Par la suite, on a remarqué que ces derniers venaient volontiers aux célébrations car ils gagnaient commodément quelque argent ; on avait imprimé les engagements, car heureusement on ne manquait pas de comédiens au chômage. Charles m'a raconté qu'on pouvait espérer diminuer nettement ce « poste », surtout qu'on offrait un repas aux comédiens et qu'il est admis que l'art devint bon marché quand il est alimentaire.

X

J'avais déjà fait allusion à l'évolution inquiétante du comportement de Lucie : elle fréquente presque exclusivement des cabarets, et spécialement les jours, où elle aurait dû participer contrainte à la fête familiale ; ces jours-là, elle était furieuse. Elle portait un pantalon en velours côtelé, un pull-over très coloré, marchait en sandales, et avait coupé sa magnifique chevelure au profit d'une coiffure à franges sans attrait, dont je découvre à présent, qu'elle était déjà à la mode sous l'appellation « coupe Pony ». Bien que jusque-là, je n'aie pas pu observer chez elle aucune impudicité notoire, sinon une certaine exaltation, qu'elle qualifie elle-même d'existentialisme, je ne peux pourtant pas me réjouir d'une telle évolution ; j'affectionne davantage les femmes douces, qui se meuvent pudiquement au rythme de la valse, qui citent des vers plaisants et dont la nourriture ne se compose pas uniquement de cornichons et de goulasch largement épicé au paprika. Les projets

d'émigration de mon beau-frère semblent se réaliser : il a découvert un pays, non loin de l'équateur, qui correspondrait à ses exigences légitimes, et Lucie est enthousiasmée : on porte dans ce pays des habits qui lui sont familiers, on y aime les épices fortes et on y danse sur des rythmes, sans lesquels elle affirme ne plus pouvoir vivre. C'est un peu choquant que ces deux là ne pensent pas honorer le proverbe : « Reste au pays et nourris-toi honnêtement », mais pourtant je comprends qu'ils prennent la fuite.

Avec Jean, c'est bien plus grave. Malheureusement, la mauvaise rumeur s'est concrétisée : il est devenu communiste. Il a coupé toutes les relations avec la famille, plus rien ne l'intéresse et il ne participe aux célébrations vespérales qu'avec l'ambiguïté de sa personnalité. Son regard est l'expression d'une forme de fanatisme ; il se produit dans les manifestations publiques de son parti à la manière d'un derviche, néglige sa pratique professionnelle et écrit des articles enragés dans les revues correspondantes. Singulièrement, il rencontre plus souvent Franz qu'il a essayé de convertir sans succès. Curieusement, suite à cette aliénation spirituelle, ils se sont rapprochés.

Franz, mon cousin, je ne l'ai pas vu depuis longtemps mais j'ai entendu parler de lui. Il est atteint d'une profonde mélancolie, s'arrête dans des églises sombres ; je crois qu'on peut qualifier sa grande piété d'excessive. Il commence à négliger son métier, après que le malheur s'est abattu sur sa famille, et tout récemment j'ai vu sur le mur d'une maison en ruines une affiche délavée avec cette inscription : « Dernier combat de notre vieux maître contre Lecoq. Lenz raccroche ses gants de boxe. » L'affiche datait de mars et nous étions en août. Franz devait être tombé bien bas. Je crois qu'il se trouve dans un état qui jusqu'à présent ne s'est jamais produit dans notre famille : il est pauvre. Heureusement qu'il est resté célibataire, les conséquences sociales de sa piété irresponsable ne touchent que lui. Avec une obstination étonnante, il avait tenté d'obtenir une « protection maternelle et infantile » pour les enfants de Lucie, qu'il croyait en danger, suite aux soirées festives. Mais ses efforts sont restés sans suite. Dieu soit loué, les enfants des gens riches ne relèvent pas de placements dans les institutions sociales.

Le moins éloigné du reste de la famille – oncle Franz – avait plus d'un trait désagréable. Sans doute, avait-il, malgré son grand âge, une bien-aimée ; ses pratiques en affaires que nous admirions, nous ne pouvions d'aucune façon les approuver. Récemment, il a embauché un régisseur au chômage, qui surveille la fête du soir et fait en sorte que tout se déroule comme sur des roulettes. Ça marche vraiment comme sur des roulettes.

XI

Presque deux années se sont écoulées : une longue période. Et je ne pouvais pas m'empêcher, lors d'une de mes promenades du soir, de passer encore devant la maison de mon oncle, dans laquelle il n'y avait plus de vraie hospitalité, depuis qu'un monde extérieur d'artistes erre le soir et que les membres de la famille s'adonnent à des plaisirs étranges. C'était un doux soir d'été, lorsque je passai devant, et dès que je m'engageais dans l'allée des marronniers, j'entendis le vers suivant :

La forêt resplendit comme à Noël...

Un camion passant par là a rendu la suite inaudible, je me faufilais tout près de la maison et je pus voir à l'intérieur de la chambre par l'interstice entre les rideaux : la ressemblance avec des membres de la famille des mimes présents fut si terrifiante que dans l'instant je ne pouvais reconnaître qui supervisait vraiment ce soir-là – mais dites-le moi ! Je ne pouvais pas voir les nains, mais les entendre. Leur tintement strident se propage selon des ondes traversant toutes les parois. Le chuchotement de l'ange était inaudible. Ma tante semblait être vraiment heureuse : elle devisait avec le prélat, et ce n'est que plus tard que j'ai reconnu mon beau-frère comme la seule personne véritable, si je puis m'exprimer ainsi. Je le reconnus à la façon de pointer ses lèvres pour souffler sur l'allumette. Cela semble traduire les traits caractéristiques de son individualité. De plus me vint l'idée que les comédiens étaient récompensés apparemment en cigares, cigarettes et en vin – et chaque soir en plus on sert des asperges. S'ils sont sans retenue – et quel artiste ne le serait pas ? -

cela signifie une augmentation considérable du coût pour mon oncle. Les enfants jouaient avec des poupées et des voitures en bois dans un coin de la chambre : ils avaient l'air pâle et semblaient fatigués. Effectivement, il fallait peut-être aussi penser à eux. Me vint alors l'idée qu'on pourrait peut-être les remplacer par des poupées en cire, comme celles qui se trouvent dans les vitrines des drogueries pour les réclames de lait en poudre et de crème pour la peau. Je trouve qu'elles ont l'air très naturel.

En effet, j'ai désiré attirer l'attention de la famille sur les effets possibles de cette excitation quotidienne et inhabituelle sur de jeunes esprits. Bien qu'une certaine discipline ne leur fasse pas de mal, il semble qu'on leur impose trop de contraintes.

J'ai quitté mon poste d'observation, lorsqu'à l'intérieur on entonna : « *Douce nuit* ». Je ne pouvais plus supporter le cantique. L'air est si doux - et j'eus, le temps d'un coup d'œil le sentiment d'assister à une réunion de fantômes. Un vif appétit de cornichons m'envahit brusquement et me fit entrevoir furtivement combien Lucie avait dû souffrir.

XII

Entre temps, j'ai réussi à faire admettre que les enfants seront remplacés par des poupées en cire. L'achat fut onéreux – oncle Franz hésita longtemps – mais il devenait irresponsable de nourrir chaque jour les enfants avec du massepain et de les laisser chanter des chants qui à la longue pouvaient leur causer des dommages psychiques. L'acquisition des poupées s'avéra utile, car Charles et Lucie ont effectivement émigré et Jean a retiré ses enfants de la maison de son père. Entre d'immenses caisses d'outre-mer, j'ai fait mes adieux à Charles, Lucie et aux enfants, ils semblaient heureux malgré une certaine inquiétude. Jean aussi a quitté notre ville. Quelque part il est occupé à réorganiser un district de son parti.

Oncle Franz est fatigué par la vie. D'une voix plaintive, il me raconta récemment, qu'on oublie régulièrement d'épousseter les poupées. En général, les employés lui font des difficultés, et les comédiens ont tendance à manquer de discipline. Ils boivent davantage qu'il n'est permis, et certains ont été surpris en train de subtiliser des cigares et des cigarettes. J'ai conseillé à mon oncle de mettre à leur disposition de l'eau colorée et d'acquérir des cigares en pâte à papier.

Les seules personnes dignes de confiance sont ma tante et le prélat. Ils s'entretenaient du bon vieux temps, riaient, semblaient tout contents et n'interrompaient leur conversation que lorsque un chant fut entonné.

Quoiqu'il en soit : la fête se poursuivait ...

Mon cousin Franz a engagé un remarquable tournant dans sa vie. Il fut accueilli en tant que frère convers dans un couvent de la région. Lorsque je le vis pour la première fois dans sa robe de bure, je fus effrayé : cette grande silhouette avec son nez cassé et ses lèvres épaisses, son regard mélancolique - me rappelait davantage un bagnard qu'un moine. C'est comme s'il avait deviné mes pensées. « Nous portons les stigmates de la vie » dit-il à voix basse. Je l'ai suivi dans le parloir. Nous nous entretenions à bâtons rompus, et il fut visiblement soulagé lorsque la cloche l'appela pour la prière dans l'église. Je restais là, pensif et immobile lorsqu'il me quitta : il se précipita, et sa hâte parut justifiée.

(*) *Nouvelle de Heinrich Böll (1917-1985), Prix Nobel de littérature en 1972.*

Traduction libre de Georges Glaentzlin - Septembre 2013